



Princesse(s)

par

Myschka

1. Le royaume de papier
2. Katiouchka
3. Annie
4. Only when I lose myself
5. Katiouchka II



Le royaume de papier

Claimer : tout à moi, même les idées (oui, oui)...bien que je doute me faire ne serait-ce qu'un kopeck avec ça ^^

Rating : T/M pour la plupart des textes, pas pour les scènes de cul (inexistantes), mais plutôt pour les thèmes traités.

Note : bonjour. Après quelques errances du côté de l'écriture, j'ai décidé de tenter l'aventure côté fictions originales. ' Princesse(s) ' est mon tout premier projet de recueil d'OS originaux, et j'espère que ces petits textes (tous relativement courts) vous plairont. Bonne lecture.

Le Royaume de papier

Un, deux, trois...

Petit à petit, elle pose les pierres une à une.

Patience, avec le souci du travail bien fait.

Un, deux, trois...

C'est un ouvrage de longue haleine, qui demande précision et minutie. Il faut sélectionner les pierres, choisir les plus belles, celles dont la solidité a déjà été éprouvée et qui pourront la protéger efficacement.

Un, deux, trois...

Elle n'est pas seule, bien sûr. Heureusement. Pour l'aider dans son entreprise, elle a fait appel à ses amis les plus fidèles, ses conseillers les plus avisés, ses sujets les plus dévoués. Elle est consciente de l'ampleur de sa tâche, de son importance capitale. Elle a su s'entourer des gens qu'il faut.

Un, deux, trois...

Evidemment, ce n'est pas toujours facile. Le travail est rude, et certains ne comprennent pas à quel point il est vital qu'elle atteigne son objectif.

Parfois, sa mère lui jette un regard étrange, perplexe et plein d'incompréhension. Inquiet, aussi. Souvent.

Son père, quant à lui, ne la regarde plus depuis longtemps. Mais ce n'est pas grave - elle a fini par s'y habituer. Elle a deviné qu'il ne pourrait jamais plus la comprendre.

Un, deux, trois...

Avec le temps, la tâche pourrait paraître ingrate, monotone, mais elle s'aperçoit avec soulagement qu'il n'en est rien. Au contraire, les pierres semblent plus légères jour après jour, les empiler les unes sur les autres devient plus facile.

Elle sait désormais qu'elle est sur la bonne voie, que bientôt, les hautes murailles s'élèveront droit vers le ciel comme le témoignage triomphant de son oeuvre.

Un, deux, trois...

Elle a vu sa mère pleurer aujourd'hui, pleurer fort, avec de gros sanglots hystériques dans la voix. Elle a vu sa mère s'accrocher comme une noyée aux bras de son père et lui demander de réagir. Elle a vu les yeux vides et froids de son père qui haussait les épaules en disant qu'il est déjà trop tard.

Elle aussi hausse les épaules, et retourne à son travail. Ils sont de plus en plus nombreux à vouloir l'aider dans sa tâche, elle ne peut pas les décevoir.

Tant pis si ses parents ne comprennent pas.

Tant pis si sa mère a peur, si son père n'est pas d'accord.

Elle est en train de réaliser un rêve magnifique et ambitieux, peu importe si cela se fait sans eux.



Un, deux, trois...

Ils sont si nombreux autour d'elle aujourd'hui, et ils grouillent autour des murailles comme des fourmis. Il y a de la vie, partout, les couleurs chatoyantes de leurs vêtements et de leurs cheveux éclaboussent ses yeux de lumière.

Elle est heureuse aujourd'hui, et elle fredonne doucement en continuant d'ériger les murs de pierre à la blancheur aveuglante.

Un, deux, trois...

Aujourd'hui, sa mère pleure encore, elle se tient sur le pas de la porte de sa chambre avec de grands yeux noyés d'eau. Assise sur son lit, elle la regarde sans comprendre les raisons d'une telle peine. Elle est bien ici, elle est heureuse. Ses projets prennent le tour qu'elle espérait. Sa mère devrait en être contente pour elle.

Mais sa mère continue de pleurer et s'en va sans un mot.

Un, deux, trois...

Aujourd'hui est un grand jour. Un jour merveilleux. Devant elle se dressent, hauts et fiers, les murs de sa cité. Comme elles sont belles, ces tours immaculées qui fusent telles des flèches vers les étoiles. Comme elles sont solides, les épaisses murailles qui entourent son palais.

Elle regarde l'accomplissement de tous ces mois de travail avec une immense fierté et une intense satisfaction.

Elle a réussi.

Un, deux, trois...

Ils sont tous là, autour d'elle, rayonnants, magnifiques. Roméo et Juliette ressuscités le temps d'un bal. Miyamoto Musashi et ses deux sabres étincelants à la lueur des bougies. Les Petites Filles Modèles dans leurs robes du dimanche qui discutent avec Justine et Alice. Peter Pan qui fait rire aux éclats Anna Karénine aux yeux tristes.

Ils sont tous là autour d'elle, dans son château aux mille pièces, alors elle ferme les yeux et sourit doucement.

Un, deux, trois...

C'est un travail de longue haleine, mais elle a réussi. Elle a posé les pierres une à une, patiemment.

Elle a empilé les livres, les essais, les romans, un à un, avec minutie, avec dévotion, jusqu'à se construire une forteresse imprenable, tellement solide que, jamais plus, le monde extérieur ne pourra lui faire de mal.

Un, deux, trois...

Alors elle se permet encore une fois de sourire triomphalement.

Petit à petit, bien au-delà de la prison de son corps, bien au-delà des frontières de sa chambre fermée à double-tour...

Petit à petit, elle est en train de devenir la princesse de son royaume de papier.



Katiouchka

Claimer : tout à moi, même les idées (oui, oui)...bien que je doute me faire ne serait-ce qu'un kopeck avec ça ^^

Rating : T/M pour la plupart des textes, pas pour les scènes de cul (inexistantes), mais plutôt pour les thèmes traités.

Note : bonjour. Voici le deuxième texte de ' Princesse(s) ', avec un contexte historique un peu différent. Bonne lecture.

Les orgues de Staline (Katiouchka)

Lorsqu'elle se réveille, tout est flou autour d'elle, comme si elle était enveloppée d'un brouillard cotonneux. Tout est blanc autour d'elle, d'un blanc mat et sale mêlé de gris, et qui semble absorber toute la lumière de la pièce.

Le lit grince lorsqu'elle s'assied, difficilement, comme si ses propres articulations étaient aussi rouillées que les montants de fer. Les draps sont rêches sur sa peau trop sensible, et la mince couverture grise râpeuse sous ses doigts fragiles.

Le sol est froid sous ses pieds nus quand elle se lève, vacillante comme un reflet fugace sur un étang en plein hiver. Elle rétracte inconsciemment ses orteils sur le carrelage ébréché, blanc comme les murs de la chambre.

La tête lui tourne brusquement et elle se retient d'une main au mur dont le plâtre se craquèle et se fissure jusqu'au plafond. Elle a la bouche pâteuse et sa langue forme une masse compacte et bizarrement sèche contre son palais. Il y a un lavabo un peu plus loin, mais elle ne sait pas si elle sera capable de l'atteindre tellement ses jambes tremblent et tellement sa tête lui semble résonner de l'intérieur.

L'émail du lavabo est écaillé, et du robinet ne s'écoule qu'un maigre filet d'eau glacée, mais cela suffit pour apaiser sa soif. Elle frissonne un peu - il y a un radiateur à côté d'elle, mais lorsqu'elle pose la main dessus, elle s'aperçoit qu'il ne chauffe pas. Il fait froid dans la pièce, elle se demande vaguement quel jour on est.

Il y a une petite armoire à pharmacie accrochée au-dessus du lavabo. Quand elle essaie de l'ouvrir, elle se rend compte qu'elle est fermée à clef, mais ne s'en formalise pas vraiment. Ca n'a pas réellement d'importance, réalise-t-elle.

La porte de l'armoire est un miroir, alors elle y jette un regard indifférent, à peine intéressée par ce qu'elle pourrait bien y voir. Elle se trouve bien pâle malgré tout, des cernes noirs soulignent ses yeux bleus, et elle est quand même un peu étonnée de constater que sous le bandage qui recouvre son crâne, ses cheveux blonds ont été entièrement rasés.

Elle ne reconnaît pas vraiment la femme qu'elle voit dans le miroir, qui lui paraît si jeune alors qu'elle se sent aussi fatiguée que si elle avait vécu plusieurs vies. Et les souvenirs qui flottent dans son esprit, vagues et inconsistants comme s'ils essayaient de filer entre ses doigts, semblent appartenir à quelqu'un d'autre.

Ce sont des réminiscences plutôt que des souvenirs. La sensation d'un coeur battant irrégulièrement, un souffle précipité qui forme une buée blanche dans l'air immobile et saturé de glace. Une course effrénée dans la neige épaisse qui ralentit les mouvements et gêne la progression.

Une voix, la sienne, qui hurle des insanités, un corps qui se débat violemment entre deux bras aussi épais et solides que des rondins de bois.

Une autre voix qui chuchote à son oreille des paroles rassurantes. *Ne t'inquiète pas, ma princesse, ma jolie Katiouchka, n'aie pas peur, tout ira bien à présent, tu n'as plus rien à craindre.*

La voix de son père qui murmure à son oreille, et la peur, si terrible, si envahissante qu'elle en devient paralysante. Les



entrailles nouées par le désespoir, une pensée fulgurante - elle a échoué - qui la rend muette de terreur.

Elle sait où elle est à présent, du moins elle s'en doute. Elle sait aussi qu'elle aurait dû raisonnablement se sentir au moins un peu en colère - révoltée, comme elle l'était avant. Elle soupire profondément, elle a bien compris qu'elle ne peut plus.

Du bout des doigts, elle effleure la peau sous son bandage. La cicatrice est douce au toucher, elle se demande si elle finira par disparaître un jour. Sans doute que non. Elle se fait la réflexion un peu saugrenue que cela lui permettra de se rappeler ses erreurs passées - bien qu'elle sache qu'elle les oubliera probablement bientôt.

La porte s'ouvre en grinçant sur ses gonds, et une femme vêtue de blanc entre dans la chambre. Elle ne sait pas si c'est une infirmière ou un médecin, quelque part elle s'en moque un peu. La femme la tutoie, l'appelle camarade Katerina, et elle grimace imperceptiblement. Elle préfère le surnom que son père lui a donné, même s'il lui rappelle désagréablement les orgues de Staline et la guerre pas si lointaine que ça.

Elle appuie son front contre la vitre froide de la fenêtre ornée de barreaux d'acier et son poing se crispe involontairement sur sa chemise de nuit blanche et trop longue. Elle entend confusément la femme lui expliquer que si son père l'a fait interner ici, c'était pour lui éviter une déportation - elle devrait lui être reconnaissante d'être aussi haut placé au Parti, car elle n'aurait sûrement pas survécu au climat de la Sibérie.

Elle hoche doucement la tête alors que la femme quitte la pièce en refermant lentement la porte. Elle entend vaguement un bruit de clef dans la serrure rouillée, mais ne s'en formalise pas. Elle a compris qu'on l'avait amputée d'une partie d'elle-même à cause de ses convictions. Elle comprend également que désormais tout ceci lui est indifférent. Elle est même plutôt contente de cette nouvelle docilité - tout est tellement plus facile à présent.

Alors qu'elle regarde le morne paysage du parc de l'hôpital à travers les barreaux, elle se demande tout de même si le monde restera aussi blanc jusqu'à la fin de sa vie.



Annie

Annie

- Elle était malade, tu sais.
- Je sais...Regarde, elle a laissé une lettre.
- J'ai vu. Elle parle d'elle à la troisième personne...Tu comprends ce que ça veut dire, toi ?
- Je crois, oui. C'est pour ça que tu dis qu'elle était malade, n'est-ce pas ?
- Oui. C'est aussi à cause de ça...Tu crois qu'elle s'adresse à quelqu'un en particulier ?
- Aucune idée...
- Tous ces gens...Je voudrais qu'ils s'en aillent. Ils n'ont rien à faire ici.
- Je sais. Elle qui souhaitait tant avoir la paix...
- Oui. Elle qui voulait tant dormir...ils abusent, pour une fois que rien ni personne ne pourra plus jamais la réveiller, ils pourraient au moins la laisser tranquille...
- Donne-moi la lettre, s'il te plait. Je voudrais la relire.

' Il est de ces soirs où la lourdeur de l'air semble peser sur l'âme, où l'on attend le moindre souffle de vent, comme s'il pouvait nous délester un peu de ce poids qui nous entrave plus sûrement que des chaînes. Il est de ces nuits où il est difficile de simplement respirer.

La fatigue, peut-être. Physique sûrement, morale...peut-être. Peut-être, oui. La fatigue de ces nuits blanches inutiles, improductives, où l'on reste assis, l'esprit qui tourne en rond. Elles ont le goût des cigarettes ces nuits blanches, des cigarettes fumées par habitude ou par ennui, pour s'occuper.

Sur mes lèvres, il y a l'amertume du thé à l'orange et le parfum des cigarettes à la vanille. Et dans ma tête, Annie voudrait bien s'échapper, mais je n'arrive pas à la laisser partir. Alors que toi...toi tu es forte, je t'ai créée comme ça - dès le début, je savais que tu serais ma préférée. Pourtant, lorsque je te regarde t'éloigner de moi, j'en suis presque heureuse.

Tu sais finalement tu as raison. Elle me ressemble bien plus que je ne veux bien le dire. C'est sans doute pour ça que je n'arrive pas à t'aimer comme je le voudrais. Comme il faudrait que je t'aime. J'ai toujours été amoureuse des imperfections, et toi, tu étais parfaite. Je suis désolée.

Deux heures du matin. Je ne dors pas beaucoup en ce moment, et je devrais sûrement aller me coucher. Sauf que je n'ai pas sommeil, comme d'habitude, et j'ai pris comme prétexte, pour rester éveillée, la cinquantaine de mails auxquels je dois répondre et qui attendent sagement dans ma boîte aux lettres.

Mais je n'ai pas envie. Certains vont m'énervier, d'autres méritent mieux que la réponse banale et expéditive que je vais leur apporter. Alors je ne les lis pas, ça vaut mieux.

C'est faux quand je dis que je ne dors pas beaucoup. En fait je ne dors pas du tout - je pense trop à elle, tu comprends. J'ai envie de revoir la mer. Elle était belle, tu sais, avec sa robe noire et ses jambes un peu vacillantes - si droite, pourtant, le regard tellement fier...Elle était à la fois plus forte et plus faible que je ne l'ai jamais été, que je ne le serai jamais.

J'ai souvent rêvé qu'elle était réelle, ma jumelle improbable. Je haïssais cette force que je lui insufflais sans être capable d'en garder pour moi. Je haïssais cette faiblesse que j'étais incapable de prendre en charge.

Te souviens-tu de ce que je t'avais dit ? Si je ne vois pas la mer au moins une fois dans l'année, je dépéris. Cette année, je crois, il va me falloir plus d'une journée pour que le sortilège déclare la trêve. Il y a comme un manque quelque part. J'ai dû laisser un bout de moi en chemin - est-ce que je me suis perdue, tu crois ?

Annie m'a perdue. J'en suis sûre, maintenant.

J'ai envie de danser. Encore. Boire l'alcool sur tes lèvres - mas tu n'es pas elle, alors, est-ce que tu me laisseras faire ? Mais danser, oui.

A m'en étourdir, à en être ivre.

A en mourir... ?

Peut-être, oui.

Peut-être. '



Only when I lose myself

Only when I lose myself

It's only when I lose myself

in someone else

that I find myself...

(Martin L. Gore)

C'est seulement lorsque je me perds à l'intérieur de quelqu'un d'autre que je finis par me trouver moi-même.

Je suis si vide à l'intérieur, tu comprends, qu'il faut bien que je trouve quelque chose pour me remplir.

Alors, je cherche, je n'arrête jamais de chercher ce qui pourrait combler ce vide.

Des livres, des tas de livres, un simulacre de culture autodidacte pour dissimuler à quel point je suis creuse. Des tonnes de sujets d'intérêt dont je finis par me lasser au bout de six mois - simplement parce qu'au fond, je ne m'y intéressais pas tant que ça.

Simplement parce qu'au fond, je sais que je pourrais essayer de remplir tout ce vide encore et encore, il resterait toujours autant de néant.

Des hommes, des dizaines d'hommes, pour tenter de remplacer l'amour par le sexe, un ersatz de sentiment pour dissimuler à quel point je suis seule.

Pour avoir l'illusion qu'il y a quelque chose à l'intérieur de moi qui n'est pas complètement mort. Pour donner le change et faire croire que ma vie est bien remplie, alors qu'au fond, je sais bien que ça ne suffit pas.

Des amis, un nombre incalculable de relations superficielles en réalité, pour dissimuler le fait que je n'ai personne sur qui vraiment compter.

Parce qu'au fond je préfère faire la fête avec des gens qui ne me connaissent pas, plutôt que d'avouer que ça ne va pas à des personnes qui me connaissent trop et pourraient pointer du doigt toutes mes faiblesses et tous mes défauts.

Je suis si laide à l'intérieur, tu comprends. Il faut bien que je me camoufle. Il faut bien que je me déguise.

Alors, je souris, je suis celle qui sera toujours là pour aller boire un verre ou danser toute la nuit, celle qui préfère ne penser à rien plutôt que de penser qu'elle a mal.

Il faut bien porter le masque. Je suis si faible à l'intérieur, tu comprends.

Alors tous les jours, j'enfile mon armure de vêtements. Des vêtements excentriques, choquants, provocants parfois - une armure qui m'expose autant qu'elle me protège du regard des autres. Une armure pour qu'on me montre du doigt et qu'on murmure sur mon passage, pour que je rajoute encore des protections.

Pour que personne ne devine ce qui se cache derrière, jamais.

Je suis si laide à l'extérieur, tu comprends. Il faut bien que je maquille tout ça, pour que personne ne comprenne ce que je suis à l'intérieur.

Alors tous les jours, je hisse mes couleurs, je me fais princesse au teint de pêche et aux yeux de velours, reine cruelle à la bouche écarlate. Je pose sur mon visage un masque avenant, grotesque ou effrayant.

Comme un clown grimaçant qui dissimule sous le rire la laideur de son âme, comme une Colombine qui se farde pour ne pas révéler la tristesse de son coeur. Et jour après jour, les masques se superposent, les couches d'argile s'empilent les unes sur les autres comme une carapace de plus en plus solide.

De plus en plus lourde.

Je suis si fatiguée à l'intérieur, tu comprends.

J'attends le jour où les masques se briseront sous leur poids, où l'armure s'effondrera sur elle-même en m'écrasant dessous. Ce jour-là, je me dis qu'il ne restera que du vent, et peut-être que je me sentirai plus légère, puisque je n'ai aucune substance. Puisque je n'ai rien qui me retient, rien à quoi m'attacher, puisque j'ai fait tout ça pour me protéger et qu'au fond, je sais bien que c'est la raison pour laquelle je n'ai rien.

Je suis si triste à l'intérieur, tu comprends.

Je suis si seule à l'intérieur, tu comprends.



Katiouchka II

Claimer : tout à moi.

Rating : K+, peut être...

Note : Bonjour. Voici la suite des ' Orgues de Staline '. Je n'avais pas du tout prévu d'en faire une à la base, mais l'ambiance s'y prête finalement assez bien. Bonne lecture.

Ce texte est entièrement dédié à mes parents.

Une autre guerre en Crimée (Katiouchka II)

C'est un endroit hors du temps.

Elle ne sait pas vraiment comment elle est arrivée là, simplement, ça lui semblait la chose à faire. Elle ne sait pas vraiment où elle est. Les dalles de marbre sont un peu ébréchées sur les bords, et en baissant légèrement les yeux elle peut distinguer quelques herbes folles qui poussent entre les pierres disjointes par l'usure. La pierre est blanche, veinée de gris clair - peut-être que ce n'est pas du marbre, finalement, à vrai dire elle s'en moque un peu. C'est de la même couleur que le ciel au-dessus d'elle et qu'elle peut apercevoir au travers de la verrière, d'une luminosité à peine assourdie par quelques nuages bas à l'horizon.

C'est au bord de la mer - un peu plus loin, et malgré l'épaisseur des vitres poussiéreuses, elle peut entendre le ressac des vagues s'écraser contre les falaises de calcaire. Le vent souffle fort et elle peut presque sentir son rugissement sur la peau nue de ses bras - elle frissonne imperceptiblement quand une bourrasque cogne un peu plus fort sur les cadres de fer forgé qui relient les fenêtres de la verrière. Elle n'entend rien d'autre que le bruit du vent et des vagues, et le son même de ses pas semble étouffé sur les herbes folles.

Il y a un piano sur sa gauche, un peu de guingois sur les dalles irrégulières à l'autre bout du jardin d'hiver. En bois blanc, poussiéreux lui aussi comme le reste de cet endroit abandonné. Le velours gris qui tend le petit banc est élimé comme s'il avait été râpé consciencieusement durant des années - peut-être que c'est le cas. Elle se demande vaguement comment un tel instrument a pu être déposé ici : il n'est sûrement plus accordé depuis longtemps.

Pourtant, lorsqu'elle s'assied face au clavier et qu'elle caresse du bout des doigts les touches d'ivoire à peine jauni par le temps, elle peut presque sentir s'élever dans l'air une mélodie familière. Une petite musique entêtante dans l'atmosphère confinée de ce jardin perdu au milieu de nulle part, et qui lui vrille le cerveau aussi sûrement qu'un scalpel. Ses doigts sont hésitants sur les touches, mais la mélodie revient peu à peu et les notes s'égrènent doucement, en contrepoint aigrelet du vent marin qui rugit toujours contre les vitres.

Le piano - il lui semble soudain qu'il appartient à quelqu'un qu'elle a connu. Autrefois, dans un autre monde. Presque une autre vie. Peut-être était-ce sa mère, cette femme dont elle a oublié le visage.

Ou peut-être était-ce elle-même.

(...)

C'est une ville morte - une ville fantôme où la végétation hésite encore à reprendre ses droits et dispute à la pierre quelques pans de murs fissurés. Les rues droites courent en pente douce vers la mer, là où il y a une petite crique dissimulée entre les rochers et les falaises avoisinantes. Le vent soulève la poussière en bourrasques grises qui recouvrent jusqu'aux toits des maisons. C'est comme si quelqu'un avait décidé de repeindre le monde en noir et blanc.

C'est une ville abandonnée au temps - trop isolée peut-être pour en faire un de ces lieux de villégiature réservés aux membres éminents du Parti. Trop désuète, aussi. Sûrement. Il n'y a pas la moindre trace de vie ici, pas même un chien errant qui se serait égaré entre les ruines de ses faubourgs. Les poubelles sont vides, même le verre des fenêtres brisées a été balayé. Le seul bruit qu'on entend est toujours celui du vent, et de la mer en contrebas.

Katiouchka s'avance le long des murs aveugles, silencieuse comme un spectre. Plus bas, juste un peu plus bas, il y a la plage, et ses souvenirs. Peut-être.



(...)

Ses chaussures gisent un peu plus haut, abandonnées sur le sable grossier près des rochers. La grève est déserte, si bien cachée du monde extérieur qu'elle a l'impression qu'elle pourrait être le dernier être vivant sur ce coin de terre. Même le cri des oiseaux marins ne parvient pas à ses oreilles ; il n'y a pas de coquillages, pas de crabes, à peine quelques algues brunâtres échouées sur le rivage - mais peut-être est-ce le vent qui lui rabat les cheveux sur le visage et l'empêche de voir correctement. Elle regrette un peu le temps où les infirmières les lui coupaient si court qu'elle n'avait plus besoin de se coiffer. Elle les a laissés pousser depuis qu'elle est partie. Il y a six mois, ou il y a six ans - elle a oublié.

Lorsque les vagues froides et salées viennent lécher ses chevilles nues, Katiouchka ne s'arrête pas de marcher. Elle fixe l'horizon, là où le gris du ciel se confond avec le gris de la mer, et pense qu'elle pourrait rester là jusqu'à la fin du monde.



Les autres fictions de Myszka :

Un pas de plus : la chute	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-539.htm
Jeux de mots	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-219.htm
Une orange de Noël	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-428.htm
Pleine lune	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-269.htm
Rencontre	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-256.htm
Coming home	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-255.htm